

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 67 (1922)
Heft: 6

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique
Autor: F.F.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Mémoires (1900-1914), par le baron DE SCHÖEN, ambassadeur d'Allemagne à Paris. — Traduit de l'allemand par Louis Arnold. Préface de Jacques Bainville. — In-16. Paris. 1922. Plon-Nourrit & C^{ie}. — Prix : 7 francs.

On se rappelle que M. de Schœn, ambassadeur d'Allemagne en France en 1914, eut la lourde mission de remettre la déclaration de guerre de son gouvernement à M. Viviani. On se rappelle aussi les débats auxquels le texte singulier de ce document donna lieu. « Que mon nom, écrit à ce sujet l'auteur des *Mémoires*, soit lié à une erreur qui revêtait l'apparence d'un mensonge, c'est le souvenir le plus pénible de ma carrière ».

Carrière et *Mémoires* témoignent d'un homme de bonne foi. A cet égard, et à d'autres aussi, il est intéressant de le lire. Sa thèse des responsabilités de la guerre est, cela va sans dire, la thèse officielle allemande, mais il ne craint pas de relever les manquements dont la réalité s'impose à sa conscience. D'autre part, on est obligé de se demander souvent si telle appréciation ou opinion doit être acceptée sans réserve et si l'auteur connut assez l'ensemble des faits qu'il invoque pour fonder son jugement. Il revient à plusieurs reprises, en effet, sur l'ignorance en laquelle le Ministère des Affaires étrangères impérial laissait les ambassadeurs au sujet de sa politique. Ils sont comme le chef d'une armée en sous-ordre que le Grand Quartier Général négligerait de tenir au courant de la situation générale, et qui n'embrasse que l'horizon limité de son secteur. Voici, par exemple, ce qu'il écrit après sa rentrée en Allemagne : « Mon ignorance des événements, lorsque je traversai la Belgique en état de guerre par notre faute, est un exemple frappant pour l'édification de ceux qui aiment à juger défavorablement les représentants diplomatiques des postes importants, et sont disposés à croire qu'ils tiennent dans leurs mains les rênes de la grande politique. L'expérience démontre que le cercle d'action, le cercle de vision, sont si restreints, que les ambassadeurs ignorent, la plupart du temps, des événements capitaux capables de renverser l'édifice politique. »

Les *Mémoires* semblent en apporter des preuves. Ainsi, voyez le fameux traité de Bjoerkoe, par lequel l'ex-empereur Guillaume s'efforça de soustraire le tzar à ses engagements internationaux et, par lui, la France qu'il aurait voulu entraîner dans l'orbite de l'Empire. « C'était, écrit M. de Schœn, la reprise d'une idée déjà conçue par le prince de Bismarck, plan de grande envergure dont la réalisation aurait assuré la paix au monde.... » Mais on sait que le traité, manœuvre louche, se proposait moins la paix que l'hégémonie germanique réalisée sur l'abaissement de la Grande-Bretagne. Bjoerkoe était un traité dirigé contre l'Angleterre. Comment s'étonner que les méfiances du roi d'Angleterre en fussent attisées et que pareille paix du monde, poursuivie par un acte qui sentait la guerre, ne fût pas de son goût ?

Ce qui ressort plus nettement encore de l'ouvrage, est l'absence d'unité dans le gouvernement de l'Empire. A la politique du Ministère des Affaires étrangères qui devait être dirigeante, s'oppose celle de la marine et des milieux militaires. En un mot, c'est le désordre

en haut lieu, avec tous les périls qui en découlent : « ... On reconnut que notre marine avait une tendance à se forger des idées politiques et à se frayer des voies qui, non seulement, n'étaient pas toujours celles de la Direction de la politique étrangère, mais qui, parfois, lui étaient opposées.... L'intérêt public, excité et entretenu par une propagande active et bruyante dans les milieux populaires, en vue du développement de notre puissance maritime, l'esprit qui régnait dans la marine, conduisaient à de graves affirmations, fournissaient à l'étranger matière à des soupçons, aggravaient nos difficultés avec l'Angleterre et compliquaient fâcheusement les buts politiques du gouvernement. » Les chefs de la marine en arrivèrent à nommer des représentants consulaires allemands et à leur confier des choses tout à fait confidentielles sans en référer au ministre compétent ! Ils essayèrent « de se rendre indépendants de la Direction des Affaires étrangères ». Si l'on rapproche ces indications de ce que l'on connaît maintenant des discussions qui eurent lieu à Berlin en juillet 1914 et qui mirent en opposition les chefs de l'armée et ceux de la politique sous la présidence d'un empereur sans consistance réelle, on commence à être édifié sur les origines immédiates de la guerre.

Dans la succession des événements, M. de Schœn attache une grande importance à l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par la monarchie habsbourgeoise en 1908. A ce moment déjà, si la Russie n'avait pas été si affaiblie par ses troubles intérieurs, la guerre aurait pu éclater dans les conditions où on l'a vu en 1914. « L'ours grognera, grondera, mais ne mordra pas, ne griffera pas », avait déclaré le baron d'Aerenthal, metteur en scène, à cette époque, de la politique extérieure austro-hongroise. En effet. Mais si, entre empereurs tout au moins, les relations ultérieures redevinrent vite normales, la mauvaise humeur persista chez les hommes d'Etat, ainsi que la méfiance et les soupçons.

A ce propos, M. de Schœn fait au sujet de la France une remarque qui paraît très juste et qui correspond d'ailleurs à l'opinion généralement admise en France même, quant à l'esprit qui régnait à la veille de la guerre européenne : « La France ne souhaitait certainement pas une tension pouvant déclencher la guerre, mais elle était au nombre de nos ennemis et si la situation s'était aggravée, elle ne serait pas restée impassible. » C'est exactement ce qui se produisit en 1914, où la France poussa aussi loin que possible ses démarches pour éviter la tension d'où risquait de naître le conflit. Puis ce dernier ayant éclaté quand même, elle descendit dans l'arène, plus résolue qu'aucun des ennemis de l'Empire qui l'assaillait.

En ce qui concerne la responsabilité suprême, celle du déchaînement des faits à la minute suprême, l'auteur la met à la charge de l'Angleterre et de la Russie. Les efforts de l'Allemagne pour ouvrir une discussion entre Vienne et Saint-Pétersbourg, — efforts singulièrement tardifs, soit dit entre parenthèse, et bien anodins, — furent devancés et paralysés par les préparatifs militaires de la France et de la Russie. (Thèse de la mobilisation signifie guerre.) « Etant donné le cours des événements, continue M. de Schœn, on peut se demander si un revirement aurait pu se produire, l'Angleterre ayant nettement donné à comprendre à Paris et à Saint-Pétersbourg que si les négociations étaient rompues, *ses amis pouvaient compter sur son intervention*. (Souligné par l'auteur.) La Russie avait ainsi une force nouvelle dans sa volonté, évidente depuis longtemps, de faire la guerre. »

Cette opinion personnelle n'a pas été celle des milieux diplomatiques pendant la crise, comme on sait. En France, en Italie, en

Russie, on admettait au contraire qu'une attitude plus ferme de l'Angleterre devenait le dernier moyen de faire hésiter l'Allemagne. Dans tous les cas, les amis de l'Angleterre ne se sentaient pas rassurés du tout sur la perspective de son intervention. Il suffit, pour être fixé, de relire les lettres échangées entre M. Poincaré et le roi d'Angleterre. Voir aussi la conversation de MM. Paléologue et Sazonoff le 28 juillet : « Je vous supplie, dit M. Paléologue, de ne prendre aucune mesure militaire sur le front allemand et d'être même très circonspect sur le front autrichien, tant que l'Allemagne n'a pas dévoilé son jeu. *La moindre imprudence de votre part nous coûterait le concours de l'Angleterre.* » (*La Russie des tzars pendant la grande guerre*, par M. Paléologue. I, p. 33^e.)

Arrêtons-nous ici. Ce que nous en avons dit suffit pour témoigner de l'intérêt qui s'attache au volume de M. de Schoen. Il est une des utiles contributions à l'étude des origines de la grande guerre.

F. F.

Mémoires du Kronprinz, in-8° de 310 pages. Paris, 1922. Payot et C^{ie}.
Prix : 10 fr.

Les *Mémoires* du baron de Schoen font voir un homme confiant et soumis à ses supérieurs ; ceux du prince impérial font voir le contraire. L'esprit est un peu dans la note de Ludendorff : Tout aurait mieux marché dès avant la guerre, tout aurait même bien marché, si on m'avait écouté et accepté mes solutions, au lieu de s'appliquer à me tenir à l'écart.

La première faute de l'Allemagne fut de subordonner son action à la politique austro-hongroise, ce qui ne pouvait qu'entraîner la rivalité avec la Russie. La seconde a été de ne rien comprendre à l'Angleterre. Car le roi Edouard ne fut nullement le roi destructeur et diabolique dont on s'est complu à entretenir l'imagination du peuple allemand ; homme de cœur, il était constamment préoccupé du bien-être de son pays et aurait voulu le consolider, plutôt en marchant de pair avec l'Allemagne. Malheureusement, voyant que cette voie refusait de s'ouvrir devant lui, forcément il dut prendre les mesures qui lui permettaient de réaliser son but. Ses successeurs ne s'inspirèrent pas de sa réserve ; ils mirent l'œuvre exclusivement au service de la Russie et de la France ; la guerre en devait être la conséquence. Mais il était possible de l'empêcher en ne s'attelant pas à la remorque de l'Autriche, ce qui ne pouvait qu'éveiller une rivalité dangereuse avec la Russie, et en ne peuplant pas le Ministère des Affaires étrangères d'êtres ineptes, considérablement au-dessous de leur tâche. D'autres auraient compris que l'Angleterre ne pourrait s'accommoder en aucun cas d'une hégémonie de l'Allemagne sur le continent.

Le Kronprinz relève à ce propos que les chefs militaires, eux non plus, ne surent pas, dans leurs supputations, traiter l'Angleterre et la Russie comme elles méritaient de l'être.

La guerre s'étant déchaînée et l'espérance ayant sombré sur la Marne — le fiasco de la Marne, écrit l'auteur, — de retrouver une paix rapide et avantageuse, il convenait de se demander comment on mettrait fin aux hostilités. En décembre 1915, le Kronprinz adressa un mémoire en haut lieu, pour exposer qu'à son avis le moment était venu de profiter de la situation favorable à l'Est pour tenter la démarche. Dorénavant, à prolonger le conflit, les Empires centraux ne pouvaient qu'avantager l'adversaire à leurs dépens. Mais il aurait fallu un chancelier qui sût se dégager des projets et intentions de l'autorité militaire, pour imposer le geste politique qu'il lui appartenait de faire.

On ne pouvait espérer cela de « l'ineffable » Bethmann. On préféra laisser d'abord la direction de l'armée terminer sa besogne.

L'erreur fut analogue à Verdun. Une fois passée la surprise, les assauts ne produisant plus de suffisants effets, il convenait de mettre un terme à des pertes qui ne répondaient plus aux résultats. Le Kronprinz en émit l'avis qui ne fut pas écouté.

Il ne fut pas écouté mieux lorsque, en juillet 1918, d'accord avec son chef d'état-major, le comte von Schulenburg, il proposa, dès la contre-attaque alliée de Villers-Cotterets, le recul jusqu'à une ligne Anvers-Meuse, ce qui aurait permis à l'armée de se décrocher, procuré aux troupes très fatiguées et démoralisées quelque repos et le temps de se remettre, et assuré, avec un front notablement raccourci, la reconstitution de réserves nécessaires : « Nos propositions demeurèrent sans résultat... Dès lors, nous étions fixés ; nous savions ce qui nous attendait à courte échéance ».

Cette remarque, et d'autres du même genre, et l'allure générale du récit laissent admettre que le prince impérial ne soutient guère la thèse du « coup de poignard dans le dos » chargée d'expliquer la perte de la guerre par l'Allemagne, l'arrière poignardant traîtreusement l'avant. Le Kronprinz admire au contraire le peuple allemand d'avoir supporté tout ce qu'il a supporté et résisté comme il a fait, et aussi longtemps, aux désillusions qui succédaient aux victoires proclamées imminentes ou acquises, et cependant interrompues après de premiers succès. Dès juillet, la situation au front devenait singulièrement tendue. La fatigue était extrême, les privations lourdes à supporter, les pertes douloureuses. Sur certains points, on en était à un homme pour vingt mètres de front, devant un ennemi qui renouvelait ses ressources. Déjà en juillet, la situation ne justifiait point l'optimisme dont on faisait preuve à l'intérieur, caressé par les renseignements erronés que fournissait l'autorité. Le Kronprinz parle d'un entretien qu'il eut à cette époque avec M. de Heydebrand, un des chefs du Reichstag : « Il fut profondément ému en apprenant la vérité de ma bouche, notamment en ce qui concernait les combats du front ouest, qui n'étaient plus, depuis longtemps déjà, qu'un effort de résistance désespérée fourni par des troupes exténuées, aux prises avec un ennemi d'une supériorité numérique écrasante. Quand je lui citai des chiffres à l'appui de mes dires, en lui dépeignant l'état déplorable de nos réserves, il me parut ne pouvoir qu'à peine se faire une idée de la triste réalité. Mon chef d'état-major lui ayant confirmé ce que je lui avais dit, tout en renchérissant encore, M. de Heydebrand dut bien se rendre à l'évidence et reconnaître qu'il avait eu une conception tout à fait inexacte de notre situation, grâce aux faux renseignements que Berlin lui avait donnés, à lui et à son parti. »

Le résumé qu'on vient de lire n'indique que la ligne générale de l'ouvrage. Il s'y ajoute de fort nombreuses digressions utiles à enregistrer à plus d'un titre et, parfois, surtout aux heures de la révolution, le récit de scènes dramatiques comme en devaient comporter de si grands et tragiques événements. On dira, au surplus, ce que l'on a déjà dit des *Mémoires* de M. de Schoen, qu'il s'agit d'une contribution à la recherche de la vérité. On ne saurait demander plus à ceux que leur position mit aux responsabilités et qui, naturellement, en sont influencés dans l'interprétation des faits auxquels ils ont été mêlés. De la part de l'héritier d'une monarchie dont les partisans souhaitent la restauration et y travaillent, cette considération ne saurait être perdue de vue.

F. F.

L'Artillerie dans l'offensive. Réflexions et souvenirs, par J. Roger, colonel d'artillerie breveté. In-8° de 500 pages avec 17 figures dans le texte et 4 croquis hors texte. Paris 1922, Berger-Levrault, édit. Prix : 20 francs.

Peu à peu, de l'énorme littérature militaire qui voit le jour actuellement, les leçons de la guerre se dégagent, se classent et se tassent. Le colonel Roger, par ses réflexions et souvenirs, contribue largement à fixer les idées sur l'utilisation de l'artillerie dans l'offensive. Qu'attend-on de l'artillerie ? Tout ou à peu près tout ; l'artillerie doit faire place nette. Mais en a-t-elle les moyens ? et quelles sont les méthodes qui font que le matériel donne son rendement maximum ?

Dès le début de son livre, le colonel Roger attaque. Ce sont d'abord les tirs de préparation, de harcèlement, d'interdiction qu'il critique. On en espérait beaucoup, on les a pratiqués sur une grande échelle, et, à beaucoup près, ils n'ont pas donné les résultats qu'on croyait pouvoir en attendre. « Dans les conditions de la guerre moderne, dit-il, la destruction du matériel des batteries ennemies par le tir de l'artillerie ne peut être obtenue que d'une manière très incomplète, en tous cas dans une proportion qui ne peut être ni prévue, ni supputée, ni contrôlée. » Et plus loin il ajoute : « On donne à l'artillerie à remplir le tonneau des Danaïdes. »

Il s'en prend ensuite aux tirs de barrage, dans l'offensive toujours, cette panacée universelle dont on a tant parlé et sans laquelle disait-on, le fantassin ne voulait pas avancer. Quelques calculs et quelques chiffres montrent sans phrases, que pour que le feu de barrage roulant ait de l'efficacité, il faut, pour une zone déterminée, un nombre de batteries énorme, et pourtant encore insuffisant. Le feu de barrage a été complété par le feu de ratissage, mais le nombre de batteries nécessaires en est encore doublé, et le colonel Roger cite exemples sur exemples, où après le passage de ces deux genres de feux, de chaque trou d'obus sortait encore une mitrailleuse, restée indemne, et qui rappelait rudement à l'assaillant que tout n'était pas détruit sur le passage d'un barrage roulant. Conclusion : « Dans les conditions pratiques de son exécution, le barrage roulant a des effets matériels et moraux très inférieurs aux effets cependant beaucoup trop faibles qu'il pourrait produire dans les conditions théoriques et optima de son emploi. » Et l'auteur ajoute que trop souvent les circonstances font que le barrage roulant est inutile, impossible ou dangereux. Pour donner à ses assertions leur poids réel, le colonel Roger retrouve dans ses souvenirs nombre d'exemples précis et frappants.

Cette question est brûlante pour nous, car si l'efficacité des feux de barrage offensifs est contestée dans l'armée française qui dispose d'un matériel considérable, que sera-ce chez nous ?

Après avoir démontré les inconvénients et les erreurs des méthodes qu'il condamne, l'auteur dissèque le mécanisme de l'attaque par surprise, avec concentration des feux, successivement sur les points où doivent se donner les coups de boutoir.

La mobilité du feu de l'artillerie, la rapidité avec laquelle on peut le précipiter d'un point sur un autre du secteur pour soutenir les diverses phases de l'attaque, telles sont les qualités que l'on doit développer, et que le commandant d'artillerie doit utiliser pour assurer le succès.

Pour pouvoir le faire avec la sûreté et la précision nécessaires il faut une liaison intime, profonde, et soigneusement organisée de l'avant à l'arrière. Le colonel Roger termine la troisième partie de

son ouvrage par une étude extrêmement intéressante sur la liaison de l'infanterie avec l'artillerie, c'est-à-dire « la concordance de leurs effets dans le temps et dans l'espace, en vue d'un but commun. »

Enfin dans une quatrième partie, le colonel Roger étudie en détail quelques exemples historiques. Cette étude de plusieurs actions offensives sur un front de division, et dans le cadre d'une bataille d'armée lui permet de comparer entre elles les diverses méthodes de l'emploi de l'artillerie qui ont été opposées l'une à l'autre dans le commencement de l'ouvrage.

Cet important volume, d'une lecture facile et attachante est extrêmement intéressant, et nous pouvons en tirer des leçons bien utiles, nous qui devons toujours chercher à suppléer à la quantité par la qualité, et qui nous trouverons dans des conditions difficiles vis-à-vis d'adversaires richement dotés d'un matériel puissant et varié. C.

Catalogue méthodique du Fonds allemand de la « Bibliothèque et Musée de la Guerre ». Rédigé par Jean Dubois, chef de service du Catalogue aux B. M. G. Avec la collaboration de Charles Appuhn, agrégé de l'Université, chef de la section allemande aux B. M. G. Introduction par Camille Bloch, directeur des B. M. G. Tome I^{er}. *La crise internationale.* Gr. in-8° de 292 p. Paris 1921. E. Chiron, éd. Fr. 40.—

Ce catalogue est le premier que publie la Société de l'histoire de la guerre.

Rappelons à ceux qui l'auraient oublié, que cette société, au conseil d'administration de laquelle la *Revue militaire suisse* est représentée, s'est proposée de réunir tous documents ayant trait à la guerre européenne afin de favoriser l'étude de son histoire sous ses divers aspects militaire, économique, social, littéraire et artistique, et de ses effets sur la vie des nations.

Au 31 décembre 1921, sa Bibliothèque comprenait, indépendamment du Musée qui la double, 75 440 ouvrages et pièces, 6547 revues et journaux, 9161 dossiers, 15 380 affiches et 10 469 cartes géographiques et photographies d'avions.

La matière du catalogue qui vient de paraître est le fonds principal de la section de langue allemande, c'est-à-dire les publications parues dans les anciens Empires centraux, Allemagne et Autriche-Hongrie. Il ne contient pas moins de 5699 numéros, intéressant les généralités sur l'histoire du conflit, ses origines et la question des responsabilités, la lutte militaire, les négociations politiques et les traités, les répercussions de la guerre sur la vie politique internationale, économique, sociale, intellectuelle et morale. Ces matières sont celles du tome I^{er}, consacré à la crise internationale. Le tome II énumérera les publications relatives à la vie nationale allemande, et le III^{me} celles qui intéressent les Alliés de l'Allemagne et les neutres.

Au chapitre de la lutte militaire figurent 1179 numéros, sous trois rubriques : Les événements militaires, l'art et la technique militaires, les violations des lois de la guerre. Des publications relatives aux événements, 54 intéressent les généralités, 57 la guerre de mouvements en 1914, 63 la guerre de positions, 70 la campagne de 1918. Les autres ont trait aux divers fronts, ainsi qu'à la guerre aux colonies, la guerre sur mer et la guerre sous-marine ; 99 traitent des causes de la défaite des Empires centraux.

Les Historiques des corps de troupes ne sont pas compris dans

ces listes ; ils figureront au tome II, sous une rubrique spéciale relative à l'armée allemande.

Essais de Pédagogie militaire, par le Lieutenant-colonel Emile Mayer. In-16 de 260 pages. — Paris 1922, Chapelot, Fr. 6.

Lecture pour artilleurs plus spécialement. Elle s'adresse, en outre, à l'officier d'artillerie français plutôt qu'à l'officier suisse, les conditions d'instruction dans les deux armées étant trop différentes. Souvent, cependant, telle remarque ou telle observation, voire tel chapitre, la formation du moral, par exemple, suggéreront des réflexions auxquelles chacun se livrera utilement.

Le Lieutenant-colonel E. Mayer a fait toute sa carrière dans l'artillerie, jusqu'au moment où il passa au cadre de réserve. Lorsque la guerre européenne éclata, il revint à son arme et servit dans les Flandres, puis sur un des fronts de la défense de Paris. Cette carrière ayant débuté au lendemain de la guerre de 1870, c'est un demi-siècle de régimes éducatifs successifs dont il peut entretenir ses lecteurs. Ses expériences personnelles servent de point de départ et de fil d'Ariane à ses commentaires. Nombreuses et contées dans ce langage souple et clair que maints lecteurs de la *Revue militaire suisse* connaissent, elles offrent un vaste champ d'étude à ceux que la pédagogie militaire ne laisse pas indifférents.

Les Archives de la Grande Guerre, Numéro spécial consacré à la Haute-Silésie (juillet 1921). In-8. — Et. Chiron, éd. Prix Fr. 6.

Au moment où le problème de la Haute-Silésie paraît résolu, ce fascicule des *Archives de la grande guerre* est de nature à intéresser les lecteurs désireux de se remémorer ses éléments. Le fascicule contient : un article de M. G. Noulens, ambassadeur de France, exposant « le point de vue politique » ; un article de M. Emile Bourgeois sur « les populations de la Haute-Silésie » ; et un troisième article de M. G. Bienaimé : « la question économique ».

Au chapitre des documents, les textes primitif et définitif du traité de paix, relativement à la Pologne, les débats du Conseil suprême, d'après un récit anglais, le règlement pour le plébiscite de Haute-Silésie, etc.

Les *Archives de la Grande Guerre* sont une revue internationale de documentation contemporaine, publiée sous les auspices de la « Société de l'histoire de la guerre ».

Allg. Schweiz. Militärzeitung. Nos. 11 und 12. — Ueber Taktik und Ausbildung der Infanterie, von Hptm. O. Wohlfhart. — Tank und « Tankitis », von Major H. Merz. — Unsere Concours Hippiques in militärischer Betrachtung, von Oberstlt. Carl Frey. — Der Wiederholungskurs eine einzige Soldperiode ?, von Hauptmann H. E. Pfenninger. — Die Ausrüstung der Telephonpatrouillen, von Oberstlt. P. Keller. — Echi del licenziamento delle reclute. — Sektionsberichte. — Litteratur.